

Ce troisième séjour est pour moi un séjour beaucoup plus approfondi. Les émotions fortes des deux premières se sont un peu estompées. J'ai l'impression d'être plus sereine avec moi-même. Cette sérénité permet une distance indispensable pour renouer avec mon pays d'origine. Elle me permet d'accueillir des questionnements, des interrogations qui m'ont déjà effleurée lors des précédents séjours, sans arriver pour autant à creuser des sillons en moi. Il faut une certaine sérénité d'esprit, une certaine distance psychologique pour se laisser interroger sur l'essentiel de notre être. J'ai promis à quelques amis de partager avec eux ces interrogations. Mais avant tout, je voudrais me situer en dehors de toute polémique. Mes propos peuvent être durs pour certaines personnes, mais que ces dernières sachent qu'ils ne sont pas faciles pour moi non plus. Oui, il y a des réalités pressenties et senties lors de ce troisième voyage qui m'ont blessée profondément, blessée en tant que khmère, mais blessée aussi dans ma foi en Jésus-Christ. Je suis consciente que ces interrogations sont miennes, elles n'ont aucune valeur universelle. Elles ont simplement comme caractéristique d'être imprégnées par deux cultures, asiatique et occidentale. Tous ceux qui peuvent se sentir visés ou blessés par ce partage, je les invite à venir avec moi porter ces interrogations à notre seul et unique maître : Jésus le Christ. Il va de soi que mes propos sont adressés d'abord à ceux qui confessent comme moi la foi chrétienne...

Le Cambodge est en pleine convalescence ; une convalescence qui dure depuis vingt-six ans. En 1979, le régime génocidaire de Pol Pot est tombé, et le pays commence à réapprendre à vivre. Il s'ouvre à la communauté internationale et aux Églises chrétiennes depuis 1994, après la nouvelle constitution votée en octobre 1993 reconnaissant la liberté religieuse. Durant cette convalescence lente et lourde, le pays est devenu une terre de misère et de mission aussi... L'humain est

complètement abîmé par la politique d'extermination des khmers rouges. Le bouddhisme Théravada n'est pas sorti indemne de l'idéologie communiste de Pol Pot et ses sbires. Beaucoup de maîtres spirituels bouddhistes ont été massacrés.

C'est sur cette terre exsangue qu'arrivent les ONG et les différentes Églises chrétiennes. La situation économique reste toujours précaire aujourd'hui car il manque une vraie politique nationale. Cette situation crée des inégalités révoltantes, la richesse du pays ainsi que l'aide internationale se trouvent « concentrées » dans les mains de ceux qui sont au pouvoir. Le peuple essaie de survivre. L'économie tourne grâce à la présence des ONG, me dit-on.

Cette anomalie fait que le pays est une terre vierge attirant toutes sortes de générosités. Je ne veux pas dire que les actes généreux sont mauvais, mais que ces actes peuvent être inspirés par des désirs plus ou moins respectables. Ces désirs peuvent se déguiser en prenant les habits honorables de la compassion, de la charité, ou de la mission... Je pense que la vraie générosité envers le peuple khmer exige un examen de conscience sincère de la part des donateurs riches venus d'ailleurs. C'est vraiment trop facile de faire croire que nous autres les donateurs sommes des gens désintéressés qui ont tout sacrifié pour venir aider le peuple khmer... Ce dernier n'a qu'à dire merci à ces étrangers qui ont quitté leur pays, leur famille pour le bien d'un pays étranger. J'avoue qu'en 2006 un discours aussi simpliste a de la peine à convaincre la génération occidentale pétrie de sciences humaines. Quant au peuple khmer, nous faisons semblant d'y croire : car la sagesse ancestrale dit à n'importe quelle race de ne pas cracher sur la soupe quand on a faim... Oui, c'est un fait que je ne mets pas en question : le peuple khmer a besoin de la générosité des riches pour pouvoir vivre. Je voudrais tout simplement inviter les riches à être un peu plus sincères avec eux-mêmes. Si ces derniers se réclament de l'Église catholique, je voudrais les inviter à aller encore plus loin dans leur examen de conscience, non pas parce qu'ils ont plus de capacité que les autres, mais parce qu'ils font tout simplement partie de la même famille spirituelle que moi. Je n'ai aucune solution à leur proposer... Je ne peux que les inviter à faire un bout de chemin avec moi...

Fin novembre 2005, je débarque en solitaire à Phnom-Penh. J'ai accepté de mener trois jours de réflexion avec la communauté catholique de cette ville sur la

conversion. J'ai proposé ce sujet parce que je trouve que ce serait une richesse formidable de pouvoir échanger avec des chrétiens qui viennent de la même tradition bouddhique que moi. Nous étions une trentaine, quelques personnes en recherche qui se disent encore bouddhistes. Ce fut un partage très sincère, émouvant même. Émouvant de sentir que ces personnes sont fières d'avoir une compatriote qui mène une session. D'habitude, ce sont toujours des « étrangers » qui enseignent, me disaient certaines d'entre elles. Ces chrétiens khmers se sentent revaloriser dans leur foi, car une personne impliquée dans l'histoire commune du peuple khmer leur parle de Jésus le Christ et n'oublie pas pour autant Sâkyamuni le Bouddha qui a tant marqué la culture khmère. Leur fierté me touche au plus profond de moi-même ; je sens que je fais partie de ce peuple malgré mes années d'exil. Mais leur fierté me renvoie aussi à mon propre cheminement. Je sais paradoxalement dans mon appartenance khmère que je suis un « produit » de l'Église de France. Cette « vieille dame » que je traite avec tendresse de « belle-mère » m'a vraiment donné beaucoup... Si j'ai pu arriver au point de réflexion actuelle c'est parce qu'elle a mis à ma disposition toutes les richesses accumulées depuis plus de vingt siècles. Oui, j'ai bénéficié des réflexions de ceux qui sont plus grands que moi, de ceux qui m'ont devancé sur la route de la foi. C'est cela même la communion des saints pour moi. Ces frères et sœurs dans la foi ont imprégné mon propre terrain, afin que je puisse le cultiver à ma manière personnelle. Sans le confort matériel et intellectuel de la France, je ne serais jamais arrivée à dire avec sincérité ma foi dans le Ressuscité. Oui, si j'avais grandi dans la foi sur ma terre natale, j'aurais beaucoup moins de solidité personnelle à cause des moyens intellectuels déficients d'un pays en état de convalescence. Je suis consciente que mes interrogations sont celles d'une khmère catholique qui a grandi dans l'Église de France. Cette qualité – qui peut aussi être un défaut – me permet de voir les travers de certains missionnaires qui essaient d'implanter au Cambodge ce qui ne marche plus en France, ce qu'ils ne peuvent plus faire dans leur pays d'origine... Certains étrangers se permettent ainsi d'amener quelques vérités personnelles obsolètes dans ce pays en pleine recherche. C'est monnaie courante de donner aux pauvres les effets que nous n'utilisons plus

en tant que pays riche, les vieux ordinateurs, les logiciels démodés... Cette pratique est-elle concevable sur le plan spirituel ?

Je suis allée à la paroisse catholique de « Psar Toch » pour rendre visite à un prêtre khmer afin de connaître son lieu de vie. Pendant la soirée, j'ai vu défiler deux congrégations religieuses qui logent dans les locaux de la paroisse. Nous n'avons pas échangé de paroles, car je ne parle pas l'anglais et elles ne parlent ni le français ni le khmer. On m'a expliqué qu'elles sont là pour aider les pauvres et les malades. Je ne me rappelle plus de quelle branche de pauvreté ou de maladie... D'ailleurs je n'ai pas douté de leur dévouement dans la branche de la pauvreté ou de la maladie qu'elles ont choisie. Il y a tellement de pauvretés dans ce pays que les spécialités fleurissent... Et nous savons tous que les khmers ont besoin de l'argent des donateurs riches qu'ils soient religieux ou non... Mais leur habit traditionnellement occidental, les unes en noir, les autres en blanc, m'amène à me poser des questions sur leur raison d'être dans ce pays d'Asie. Elles ne sont certainement pas à Phnom-Penh que pour les pauvres, elles souhaitent sûrement être en plus témoins d'une tradition, la tradition chrétienne catholique. Dans ce cas, pourquoi ces habits incongrus, ces uniformes qu'on voit si peu en Occident. Les moines ont même adopté des habits beaucoup plus pratiques dans les villes françaises quand ils sortent de leur monastère. Vous pouvez me dire que je cherche des complications dans les détails. Mais je me demande tout simplement comment on peut être levure dans la pâte, si on fait tout pour ne pas être dans la pâte. Le sel sert-il à quelque chose s'il veut rester sel en dehors de toute liquide, de toute substance ? Comment peut-on aller vers un peuple au nom de Jésus-Christ sans parler la langue de ce peuple, sans le minimum d'effort pratique pour marcher à ses côtés. Pouvons-nous vraiment marcher à côté de quelqu'un sans essayer de saisir l'image que l'autre se fait de nous ?

Le peuple khmer est peut-être un peuple très fermé, il n'a pas l'habitude de dire à l'autre le fond de sa pensée. Il suffit pourtant de s'accorder un peu de peine pour comprendre l'image que véhicule tout étranger dans ce pays pauvre. Au Cambodge, le statut de l'étranger est presque à l'inverse de celui des pays riches. En France, le mot étranger va avec « sans-papiers », banlieues à problème, pauvretés

matérielle et spirituelle... Au Cambodge, le mot étranger rime avec richesse dans tous les domaines. Un étranger est celui qui a des dollars, celui qui a un bon karma pour naître sous d'autres cieux, celui qui a de la chance de pouvoir quitter le pays aux premières alertes... Avec un tel statut, comment un disciple de Jésus-Christ peut-il espérer être avec le peuple, s'il fait tout pour marquer sa différence, sa richesse vraie ou supposée ?

Au cours d'une conversation, un ami français au Cambodge m'a fait remarquer que c'est plus facile pour moi, khmère d'origine, de se dire française que lui, français d'origine, de se dire khmer, même s'il parle couramment la langue. C'est vrai. Mais cela ne veut pas dire que le Cambodge est plus fermé que la France. Si je peux me dire française, c'est parce que je me sens accueillie par les Français ; c'est plus facile pour un peuple riche de faire un peu de place à une étrangère prétendument pauvre. C'est même un honneur pour le peuple français quand il peut réussir une intégration ! Il n'est pas du tout évident pour un peuple pauvre d'intégrer un étranger riche, car on voit un peu trop sa supériorité et cela crée un complexe d'infériorité difficile à gérer...

Ainsi, au Cambodge, l'Église catholique n'échappe pas à ce regard qu'ont les khmers envers les étrangers... Les missionnaires au Cambodge prennent-ils vraiment conscience de cet état des choses ? Cette réalité incontestable constitue pour moi un écueil de taille pour proclamer les Béatitudes...

Certains missionnaires, de très bonne foi, jouent le rôle du banquier. On distribue de l'argent à une poignée de convertis, non pas au Dieu de Jésus-Christ mais au dieu dollar. Il existe ainsi des noyaux de profiteurs bien visibles dans l'Église. Ces missionnaires naïfs sont devenus ainsi des poules aux œufs d'or que les profiteurs dorlotent et bichonnent... Je les aime tant ces Occidentaux qui ont choisi de donner leur vie pour annoncer la Parole en terre khmère que je voudrais qu'ils deviennent un peu plus réalistes. C'est vrai que c'est extrêmement tentant de jouer le rôle du bienfaiteur riche qui a réponse à tout grâce aux dollars. Surtout quand on n'a pas besoin d'une somme colossale pour endosser ce rôle... Si un ouvrier khmer gagne un dollar par jour, il nous suffit d'avoir un petit salaire occidental pour être riche au Cambodge. Certains peuvent me dire que c'est

évangélique de partager ce que nous avons... Or saint Paul nous dit : « *J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.* » (1 Cor 13,3.) Comment pourrions nous parler d'amour si nous donnons d'en haut comme l'arbre donne son ombre ?

Dans mon pays d'origine, je rêve d'une Église qui n'affiche pas sa richesse écrasante. Il nous faut certes de l'argent pour soulager la misère. Mais avons-nous besoin de mener un train de vie qu'un khmer peut difficilement atteindre s'il ne se lance pas dans la spéculation ?

Je rêve d'une Église qui fasse sienne la parole de l'apôtre Pierre à l'infirmes de la Belle-Porte : « *De l'or ou de l'argent, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus Christ le Nazaréen, marche !* » (Actes 3-6.)

Au Cambodge, certains chrétiens contribuent à donner l'image d'une communauté riche qui vient aider les pauvres. C'est cette image-même qui heurte et blesse ma foi. J'ai beaucoup aimé la réponse d'un ami missionnaire me disant qu'il voudrait simplement partager sa vie avec le peuple khmer. Qui dit partage, dit réciprocité... Quand on partage, l'autre est notre partenaire. Et quand l'autre est partenaire, cela suppose que je le respecte comme un être humain. Cet être humain n'a pas que les fonctions biologiques, il est quelque chose de plus. C'est ce plus qui fait que chacun de nous est aimé par le Père. Ce plus, nous le recevons de notre culture, de notre éducation. Un chrétien ne doit pas négliger ce plus qu'un Khmer a reçu de sa famille, de sa tradition. Je crois que c'est ce plus qui fait que chacun de nous est une histoire sacrée. Et je suis triste quand cette histoire sacrée est négligée, piétinée... À Phnom-Penh, un foyer chrétien a ouvert ses portes pour accueillir des jeunes ouvrières. Ces dernières sont très pauvres, elles ne mangent qu'une fois par jour pour pouvoir économiser leur maigre salaire afin d'aider leur famille. Elles se trouvent souvent isolées, coupées de leurs racines, car elles viennent des provinces. Elles sont ainsi proies à des exploitations physiques et psychologiques de toutes sortes. C'est bien qu'il y ait un foyer qui peut leur donner un peu de chaleur... Mais quand je vois qu'au cours d'une fête, on fait chanter à ces jeunes filles les « Notre Père » et « Je vous salue Marie », je ne peux m'empêcher d'être triste... J'ai l'impression qu'on n'a pas respecté leur histoire personnelle. Au lieu d'aider ces

jeunes filles agressées par la vie à trouver la cohérence de leur vie, on a introduit une violence spirituelle par notre naïveté, notre envie de religion...

La mission du disciple du Christ consiste-t-elle à demander à l'autre de me fortifier dans mes besoins de religion, besoins souvent insatisfaits dans mon pays d'origine ?

Personnellement, je trouve que chaque fois que l'histoire personnelle de chacun n'est pas respectée dans son intégralité, il y a trahison envers l'Esprit du Seigneur. Pour moi, la mission ne consiste pas à faire changer les autres de religion afin de grossir le nombre des chrétiens, mais de convertir l'autre dans le premier sens du mot. Et la conversion digne de ce Dieu qui s'est fait homme est que l'homme devienne vraiment humain... Et l'homme n'est vraiment humain que quand il ne se laisse plus manipuler par les idéologies laïques ou religieuses. Sur ce plan-là, il y a beaucoup de travail au Cambodge. Le travail le plus passionnant pour un chrétien ne consiste-t-il pas à mettre l'autre debout. On ne peut pas mettre le peuple khmer debout sans un travail de dialogue avec les bouddhistes. C'est ce travail qui manque crucialement dans l'Église du Cambodge. On m'a dit que les bouddhistes ne souhaitent pas dialoguer... Si dialoguer veut dire discuter de la doctrine entre exégètes, c'est sûr que cela est hors de la portée des bouddhistes khmers actuels. Mais si dialoguer est l'effort de comprendre l'autre et de construire une humanité meilleure ensemble, peut-être que la porte n'est pas complètement fermée.

Lors de mes rencontres, les nouveaux chrétiens me disent souvent qu'ils sont venus à la religion catholique parce qu'ils ne trouvent pas de solidarité à la pagode. Il faut par exemple avoir de l'argent pour aller à la pagode ; les pauvres n'y trouvent pas de place. C'est un très grand honneur pour la communauté catholique d'avoir cette qualité d'accueil envers les plus pauvres. Mais ne nous appartient-il aussi à nous, disciples du Christ, de rappeler que les disfonctionnements des pagodes bouddhiques ne sont que des erreurs des pratiquants et qu'ils ne touchent en rien à l'enseignement du Bouddha. Cela fait partie de notre mission d'aider un Khmer à construire ses jugements. Mais cela suppose qu'il y ait un vrai effort de la part des missionnaires chrétiens pour connaître le bouddhisme.

La méconnaissance d'une tradition nous amène à faire des erreurs inévitables. À Phnom-Penh, par exemple, on a eu l'idée de construire un « stupa chrétien ». On n'aurait jamais eu cette idée si on connaissait le symbole du stupa dans la tradition bouddhique. Le stupa est le symbole d'Arhat, toute une compréhension dans l'effort du saint bouddhique (Arhat) pour se libérer du Samsara afin d'atteindre le Nirvana. Les chrétiens ont eu l'idée de construire un stupa avec une croix au-dessus bien évidemment. Cela a amené des protestations de la part des bouddhistes, traités aussitôt d'intolérants. Dans la communauté chrétienne, on n'a pas pensé que christianiser ainsi le stupa était une mainmise grave sur la tradition bouddhique...

« D'autre part, par le dialogue, non seulement les réalités socioreligieuses asiatiques peuvent être enrichies par le christianisme, mais, à son tour, le christianisme peut aussi être enrichi par les réalités asiatiques. Autrement, un *monologue en sens unique rend le christianisme responsable d'instrumentalisation, c'est-à-dire qu'il s'approprie les éléments sotériologiques dans les réalités socioreligieuses asiatiques aux fins d'un usage chrétien, sans respecter leur intégrité au sein de la matrice socio-religieuse asiatique.* » (« Missio inter gentes », in document n°3 D/2005, supplément EDA, n°415, mars 2005.)

Dans la tradition bouddhique khmère, la vie et la mort sont des réalités qui vont ensemble. On ne peut parler de la vie sans parler de la mort. Or le discours des missionnaires reste très occidental sur ce point-là. La doctrine chrétienne est présentée comme une doctrine moderne qui va prendre en charge la solidarité, la fraternité, l'action même, en occultant bizarrement le sens de la vie et de la mort qui se trouve au cœur de l'angoisse humaine. Beaucoup de « nouvelles pousses » (les nouveaux venus dans l'Église catholique) portent en eux cette question angoissante. Nous ne pouvons répondre à cette attente que si nous acceptons de remettre au cœur de notre partage catéchétique, la prière silencieuse et les actes symboliques. Les symboles, souvent oubliés en Occident, font partie de la vie spirituelle d'un Khmer...

Nous n'avons pas non plus à copier aveuglément, sans aucun discernement, les actes symboliques de la société khmère. Le peuple khmer est un peuple très religieux, les bonzes sont donc vus comme des êtres supérieurs qui ont une bonne

avancée sur la voie de la libération d'un simple laïc. Ce qui explique que les fidèles bouddhistes ont des attitudes extrêmement respectueuses envers ces êtres saints. C'est cohérent avec l'enseignement du Bouddha. Et les prêtres catholiques sont-ils aussi des saints plus près de Dieu que nous autres, simples fidèles ? Je suis très étonnée qu'à la fin d'une célébration eucharistique, le prêtre accepte que leurs fidèles se mettent à genoux pour lui offrir une fleur... Nous parlons du symbole, n'y a-t-il pas quelques symboles à inventer pour signifier que nous sommes tous égaux devant Dieu ? Il me semble que le témoignage sur la valeur « non pyramidale » de l'être humain dans la société khmère, où la parole de la hiérarchie est rarement mise en question, est un devoir pour un chrétien. Faut-il continuer à véhiculer l'image d'une Église pyramidale où tout coule du haut vers le bas ? C'est vrai que cette vision de l'Église correspond parfaitement à la mentalité khmère de tout attendre du chef. Ne gagnerions-nous pas à remettre en question cette passivité ?

Finalement, je suis triste, très triste de constater que sur le terrain du dialogue, l'Église du Cambodge vit fermée sur elle-même ; trop de personnes qui se considèrent comme missionnaires sont enfermées dans leur certitude bétonnée. Mon fils de 26 ans m'a fait remarquer que si l'on part à l'autre bout du monde, c'est parce qu'on est certain d'avoir quelque chose à transmettre et à partager. Sans cette certitude, comment comprendre le sens même du mot « mission » ? Il faut faire attention à ne pas basculer dans le relativisme absolu aussi. « Par nature, l'Église durant son pèlerinage sur *Terre est missionnaire* » (Ad Gentes N°2)

Si nous pensons que la mission consiste uniquement dans le fait d'aller faire du « bien » au peuple khmer, nous passons alors à côté de la portée évangélique de cette phrase. Je pense comme Christoph Theobald, sj, professeur de théologie au centre Sèvre, que la mission est avant tout rencontre et présence. « J'entends encore dans le terme “présence” la capacité d'être à la même hauteur qu'autrui. Sinon, il n'y aurait pas “présence” mais “hiérarchie”. La présence à autrui exige donc que je sois à la même hauteur que lui, à la hauteur de sa voix et de ses oreilles, au même niveau que ses yeux et son regard (...) Et puisque le mot “présence” a non seulement une connotation corporelle mais rappelle aussi la racine le “présent”, à

savoir le cadeau, on peut encore ajouter que la véritable présence est toujours présent, un cadeau, que ce soit l'autre qui m'est présent, étant par là un présent, ou que ce soit l'inverse ou encore les deux. C'est alors qu'apparaît l'élément sacramentel de la rencontre. (Présences d'Évangile, Éd de l'Atelier 2003, p.102).

En quoi, le peuple khmer imprégné par le bouddhisme peut-il être présent pour nous autres, chrétiens de conversion ou de tradition ?

Je confesse le Christ comme Maître et Seigneur, mais je ne suis nullement propriétaire de son Esprit. L'Esprit du Seigneur peut très bien se manifester chez les bouddhistes. Ces derniers peuvent même m'aider à découvrir de plus en plus Son visage. Finalement, je ne peux pas dire que j'ai fait le tour de l'Évangile ni croire que la civilisation occidentale a tout découvert sur le mystère de Dieu. La mission pour moi est tout simplement faire un bout de chemin avec mes semblables, croyants ou non, pour partager ce cadeau inestimable de Dieu : la vie. J'aime parler de ma foi comme une poésie qui traverse ma vie et la rend plus harmonieuse. Cette poésie est personnelle, c'est à chacun de trouver la sienne. Je n'ai pas de recette. Et en matière de poésie, toute recette ne peut que figer la source d'eau vive... Mais la source peut jaillir de rencontres vraies avec d'autres croyants.

J'invite tous ceux qui souhaitent être des témoins de Jésus-Christ, à relire et à méditer l'article du théologien Jonathan Yun Ka TAN. Je me permets d'en citer quelques passages :

« En remontant à la Première Assemblée plénière de la FABC, Michael Amaladoss explique que les évêques asiatiques ont perçu la mission comme un dialogue avec “la triple réalité de l'Asie, (...) ses riches cultures, ses anciennes et grandes religions, et les pauvres.”

« (...) L'un des dangers possibles, inhérent à la proclamation, est qu'elle pourrait conduire à un monologue condescendant triomphaliste et irrespectueux, à sens unique, qui bafoue les sensibilités des non-chrétiens.

« Il a été souligné que dans la façon de penser asiatique, “*la vérité ne s'impose pas, mais attire plutôt toute personne et toute chose à elle pas sa beauté, sa splendeur et sa fascination*” – ce qui est la définition-même du dialogue. En bref, la proclamation sans dialogue court le risque *du prosélytisme débridé avec ses*

connotations hautement agressives. Sur cette base, Michael Amaladoss peut dire que l'évangélisation en Asie en tant que triple dialogue avec les réalités de l'Asie "signifie que nous n'importons pas de quelque part des schémas tout faits du salut, mais que nous laissons les peuples d'Asie dialoguer avec la Bonne Nouvelle d'une façon créative et pertinente" » (in Églises d'Asie, n°415, 16 mars 2005.)

Où en sommes-nous au Cambodge ?... Dialogue... ou ... monologue... ?

Claire Ly

Enseignante à ISTR de Marseille.

Auteur de *Revenue de l'enfer, Quatre ans dans les camps khmers rouges*, Éd. de l'Atelier, 2002.

www.clairely.com